

Objet d'étude : la question de l'homme.
Voir sur le site : EAF, Dissertation : le poids du monde dans l'homme
Voir Pour les professeurs, séquence, le poids de l'homme dans la monde

POESIE ET METAPHYSIQUE



On n'explique pas un texte avec un courant. Que Raymond Queneau et quelques copains se soient amusés à jouer avec le langage et que ça l'ait sans doute follement diverti de promener une gamine insolente dans le Paris des années soixante ne le préserve pas d'une interrogation fondamentale sur le sens de l'existence de l'homme.

« Qu'est-ce que l'homme » ? C'est la question du sens de la métaphore. Qu'est-ce que l'homme, égaré dans un monde qui se présente ici comme un décor inexistant, où tout se détruit à peine nommé, où les hommes comme les démons ont la même caractéristique : ils sont « minces comme un cheveu et amples comme l'aurore » (ce qui est antinomique sur le plan sémantique et sur le plan stylistique, antithétique).

La tonalité de ce texte est d'un pessimisme noir, mais l'ensemble est racheté par la chute, les deux derniers vers ouvrent le sas dans lequel le poète a enfermé l'espérance et l'intelligibilité.

Lisez le texte.

Raymond Queneau, L'explication des métaphores, *Les Ziaux*, 1959

Loin du temps, de l'espace, un homme est égaré, 1
Mince comme un cheveu, ample comme l'aurore,
Les naseaux écumants, les deux yeux révoltés,
Et les mains en avant pour tâter le décor

— D'ailleurs inexistant. Mais quelle est, dira-t-on, 5
La signification de cette métaphore :
« Mince comme un cheveu, ample comme l'aurore »
Et pourquoi ces naseaux hors des trois dimensions ?

Si je parle du temps, c'est qu'il n'est pas encore,
Si je parle d'un lieu, c'est qu'il a disparu,
Si je parle d'un homme, il sera bientôt mort,
Si je parle du temps, c'est qu'il n'est déjà plus,



10 La fontaine aux chevaux à Lyon.



Marion Duvauchel 16/9/y 15:56

Commentaire [1]: On est ici dans un climat religieux nihiliste. C'est le monde du « vanitas vanitatum ». A quoi bon nommer puisque le monde à peine nommé est voué à disparaître. C'est un monde voué à la mort et à la corruptibilité qui est décrit. Et ce sont des divinités qui détruisent le monde, ou viennent envahir l'espace intérieur de la voix poétique.

Si je parle d'espace, un dieu vient le détruire,
Si je parle des ans, c'est pour anéantir, 15
Si j'entends le silence, un dieu vient y mugir
Et ses cris répétés ne peuvent que me nuire.

Car ces dieux sont démons ; ils rampent dans l'espace,
Minces comme un cheveu, amples comme l'aurore, 20
Les naseaux écumants, la bave sur la face,
Et les mains en avant pour saisir un décor

— D'ailleurs inexistant. Mais quelle est, dira-t-on,
La signification de cette métaphore
« Minces comme un cheveu, amples comme l'aurore »
Et pourquoi cette face hors des trois dimensions ?

Si je parle des dieux, c'est qu'ils couvrent la mer
De leur poids infini, de leur vol immortel,
Si je parle des dieux, c'est qu'ils hantent les airs,
Si je parle des dieux, c'est qu'ils sont perpétuels,

Si je parle des dieux, c'est qu'ils vivent sous terre, 30
insufflant dans le sol leur haleine vivace,
Si je parle des dieux, c'est qu'ils couvrent le fer,
Amassent le charbon, distillent le cinabre

Sont-ils dieux ou démons ? Ils emplissent le temps,
Minces comme un cheveu, amples comme l'aurore, 35
L'émail des yeux brisés, les naseaux écumants,
Et les mains en avant pour saisir un décor

— D'ailleurs inexistant. Mais quelle est, dira-t-on,
La signification de cette métaphore
« Mince comme un cheveu, ample comme une aurore » 40
Et pourquoi ces deux mains hors des trois dimensions ?

Oui, ce sont des démons. L'un descend, l'autre monte.
À chaque nuit son jour, à chaque mont son val,
À chaque jour sa nuit, à chaque arbre son ombre,



Esprit de la forêt

Marion Duvauchel 16/9/y 17:59

Commentaire [2]: Ces dieux qui sont des démons présentent les mêmes caractéristiques que l'homme : ils sont minces comme un cheveu, amples comme l'aurore, les naseaux écumants. Ce qui varie c'est la « bave sur la face ». Ils écument de rage. Mais eux aussi sont aveugles.

Marion Duvauchel 16/9/y 15:56

Commentaire [3]: Après les naseaux hors des trois dimensions, c'est la face qui est hors des trois dimensions. Cette notion de dimension est complexe. Techniquement, elle n'est que la hauteur, la largeur et la profondeur des objets, c'est une notion de géométrie. Mais ici, il s'agit des trois dimensions de l'espace-temps euclidien. C'est l'image de l'homme immergé dans le monde sensible, dans le monde des dimensions de la géométrie euclidienne. Et qui cherche à s'en extraire, d'abord les naseaux, puis la face.

Marion Duvauchel 16/9/y 15:56

Commentaire [4]: Ce sont les dieux souterrains, les dieux de la forge, et de la mine. Cinabre est le minerai de mercure le plus répandu. Il sert à fabriquer du pigment. Mais s'il s'agit du mercure, on peut aussi songer à l'alchimie.



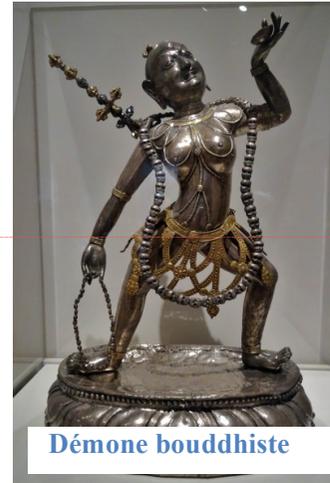
Divinités tantriques

À chaque être son Non, à chaque bien son mal, 45

Oui, ce sont des reflets, images négatives,
S'agitant à l'instar de l'immobilité,
Jetant dans le néant leur multitude active
Et composant un double à toute vérité.

Mais ni dieu ni démon l'homme s'est égaré, 50
Mince comme un cheveu, ample comme l'aurore,
Les naseaux écumants, les deux yeux révoltés,
Et les mains en avant pour tâter un décor

— D'ailleurs inexistant. C'est qu'il est égaré ;
Il n'est pas assez mince, il n'est pas assez ample : 55
Trop de muscles tordus, trop de salive usée.
Le calme reviendra lorsqu'il verra le Temple
De sa forme assurer sa propre éternité



Marion Duvauchel 16/9/y 15:56

Commentaire [5]: Il s'agit donc de dieux menteurs, qui fabriquent une sorte de réalité comme un double. On est ici dans l'univers platonicien des Intelligibles perdus dans un ciel glacé.

Marion Duvauchel 18/9/y 20:52

Commentaire [6]:

La conclusion est affreusement pessimiste, l'homme est égaré dans un monde dénué de sens, dans lequel il n'a pas de prise, pour lequel il n'est pas fait, pas assez de force, ou une force abîmée (les muscles tordus). « Trop de salive usée ». Même son verbe est impuissant et bavard. Mais tout n'est pas perdu. La « paix » (version religieuse du « calme »), est possible, quand il verra le Temple de sa forme. Car il s'agit bien de la forme humaine, autrement dit de ce qu'est l'homme.

Première lecture

Ce texte présente une multiple interrogation, figurée sous la question de la signification de la métaphore en général et de l'exemple de métaphore choisi : « mince comme un cheveu, ample comme l'aurore ».

C'est la métaphore associée d'abord à « un » homme, puis à « l'homme ». Ce qui peut signifier l'homme dont il est question dans ce texte, mais aussi l'Homme en général, autrement tout homme : l'humanité.

Deux voix semblent se répondre ou tout au moins se faire entendre. Celle qui raconte ou décrit : « loin du temps, de l'espace, un homme est égaré », et cet homme évoque un cheval emporté et demi fou. Mais il a les deux mains en avant, autrement dit il est aveugle. Et il avance dans un décor inexistant, autrement dit dans le vide et le néant.

La voix qui semble une forme de réponse et qui se reconnaît à la structure anaphorique (si je parle) fonctionne comme une manière de réponse. Mais c'est une réponse terriblement nihiliste. Je ne parle du temps, de l'espace ou d'un homme que parce qu'ils ne sont déjà plus.

L'homme mis en scène dans ce texte est un homme éprouvé, aveugle, dans un monde inexistant, et qui se détruit presque sous ses yeux.

Il apparaît mi-homme, mi cheval (mais pas centaure), mi- cheval par les « naseaux », autrement ce qui permet de respirer (les narines).

Puis ce sont les démons qui apparaissent, comparables en tous points à l'homme.

Mais ces démons, sont-ils des démons ? Ne sont-ils pas des dieux ?

Les Anciens considéraient que le monde était habité. Le statut de ces divinités est ambigu. Chez les Grecs, elles sont multiples ; nymphes des bois, naïades des eaux et des sources, néphélées divinités des nuages. Chez les Romains les « Sylvains » sont les divinités des forêts.

Ici, le statut des dieux est aussi ambigu que dans toute l'histoire des religions.

C'est par glissement progressif que le poète nous conduit là où il le souhaite, d'un monde de néant à un monde rempli de démons destructeurs, « qui rampent dans l'espace », et qui sont tout aussi aveugles que l'homme décrit précédemment. Ces dieux ne sont pas seulement des dieux qui rampent dans l'espace : ils emplissent tout l'espace. Ils couvrent la mer, le ciel, et ils emplissent le temps. Ils sont éternels. Ce temps qui se détruit à peine nommé, ils l'emplissent.

La réponse vient au vers 42 : « oui ce sont des démons ». Et ils habitent la totalité du monde créé. Monde éminemment manichéen. Chaque démon a sa parèdre. L'un monte, l'autre descend, la nuit/le jour, les montagnes et les vallées, l'être et le Non, (ce associe l'être au « oui »), et le bien et le mal. Après l'univers polythéiste, c'est le monde de Mani qui émerge dans le poème.

Puis, c'est le monde platonicien qui émerge, avec d'un côté les formes du monde sensible et de l'autre, les intelligibles perdus dans un ciel glacé. Mais ce pourrait tout aussi bien évoquer le monde de l'Inde védique, assumée par le bouddhisme, le monde de la Maïa, un monde qui n'a aucune réalité ontologique, qui n'existe que dans notre esprit, et dont il faut se libérer en même temps que la souffrance qu'il implique nécessairement, comme une sorte d'ombre qui l'accompagne, (comme l'ombre accompagne l'arbre).

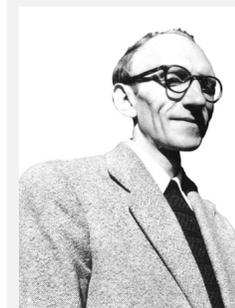
VERS LE COMMENTAIRE COMPOSE

L'*Oulipo* a fait un peu oublier que Raymond Queneau n'est pas seulement un farfelu qui joue avec la langue, se fâche avec le Surréalisme (c'est-à-dire avec André Breton), et s'amuse à promener une gamine effrontée dans le métro des années soixante. C'est un érudit à l'esprit encyclopédique qui s'intéresse aussi bien à la philosophie, (il suit les cours d'Alexandre Kojève sur Hegel) qu'aux mathématiques, aux langues et à l'anthropologie. Il voyage en Grèce, s'initie à l'Arabe en Algérie... Mais c'est un défenseur de la langue orale, avec sa liberté, ses impertinences et son caractère résolument populaire. Publié chez Gallimard en 1943, *Les Ziaux* est le second recueil de poésie de Raymond Queneau. Il est dédié à Maurice Blanchot. Ils partagent un même goût pour la philosophie et pour la « mécanique » de la littérature et ils ont un ami commun : l'anthropologue Michel Leiris. «L'explication des métaphores traduit une profonde préoccupation métaphysique et existentielle». Qu'est-ce que fait donc l'homme, «mince comme un fil et ample comme l'aurore» dans ce monde où il semble égaré, cherchant désespérément son souffle dans un décor inexistant dont il essaie désespérément de s'extraire...

I Un texte métaphysique

L'homme cherchant à sortir de ce monde qui est un décor.

L'interrogation porte sur ce qu'il fait dans ce monde où il est égaré, aveugle, tâtonnant, et cherchant désespérément à en sortir, de ce monde à trois dimensions : d'abord les naseaux, puis la face, puis les



Maurice Blanchot



Alexandre Kojève, 1959, BNF

mains... Elle porte ensuite sur ce qu'il est : mi-cheval, mi-humain, ; comparable aux démons (même métaphore qui les qualifie).

Qu'est-ce que l'homme ? Un être hybride, mi-cheval emballé, mi-humain angoissé ? Homme ou démon ? Démon ou divinité ?

Ni homme, ni démon. La réponse vient : il n'est ni dieu ni démon, juste « l'homme s'est égaré ». Quel homme ? Cet homme là dont on parle de manière indéfini dans le premier quatrain ? L'homme autrement dit « tout homme ». Ou cet homme là, qui peut être le poète, qui cherche une réponse à sa question lancinante, et qui semble absurde.

Plusieurs métaphysiques sont évoquées. D'abord un nihilisme foncier, le monde n'est qu'un néant (un décor inexistant) ; puis un univers infesté de démons divers, comparable aux polythéismes traditionnels. Toutes les sociétés traditionnelles ont rendu compte du monde en le peuplant de démons, dans le ciel, la terre, l'air et dans les mondes sous-terrains. L'univers iranien est évoqué, puis la métaphysique de l'Inde avec le monde dépourvu de toute réalité ontologique, vaine illusion. Et enfin, le monde platonicien, monde double : celui des formes sensibles et celui des intelligibles perdus dans un ciel glacé.

II Deux voix qui se répondent

Deux voix poétiques se superposent et en même temps se répondent. L'une interroge, sur le mode lancinant, posant toujours la même question, « mais quelle est la signification de cette métaphore » ? Question qui constitue la métaphore du sens de l'existence de l'homme dans le monde. Trois fois la question apparaît avec une nuance. L'autre voix, que l'on reconnaît « stylistiquement » - elle se caractérise par l'anaphore - est la voix qui apparaît comme une réponse. Elle n'est qu'assertive : *si je...* Et elle est marquée par le pronom personnel « je ». Elle affirme avec assurance, là où l'autre voix interroge et marque son inquiétude existentielle.

Mais ce qu'elle affirme n'est que négation : si je parle du temps, c'est qu'il n'est déjà plus. Elle ne fait d'abord qu'affirmer la non réalité du temps et de l'espace, ces deux catégories du monde sensible en langage kantien. Dans ce néant, il y a beaucoup d'activité mais elle ne vient pas des hommes, ni de la nature, elle vient des démons qui « jette dans le néant leur multitude active ». Et nombreux, ils le sont, mais cette multitude est dominée par un principe structurant : l'opposition. Si le monde est peuplé de divinités, qui montent et descendent, le principe qui gouverne ce néant est agonistique : partout où se présente une chose, existe son contraire. Mais le contraire de l'être n'est pas le néant, c'est le « Non ». La négation, figurée comme « néant », est au principe de la poétique de Raymond Queneau telle qu'elle se déploie dans ce texte et qui permet un parcours philosophique qui va de la jubilation tragique d'Héraclite jusque Platon et sa doctrine des intelligibles. Héraclite met au commencement et au cœur de tout le conflit, le principe de l'agon, de forces opposées. C'est toute la strophe 11. Mais très vite, le vieil



Héraclite – Johannes Moreelse

Héraclite fait place à Platon et au monde du double, d'un côté le sensible, de l'autre l'intelligible. Les choses sensibles ne sont que des « reflets », et voici la mythologie de la Caverne. Les hommes sont dans la caverne, et ces démons qui occupent tout l'espace, s'amuse à créer un double à toute chose, et donc à les égarer.

Cependant, l'homme avance, et ce décor inexistant, il s'évertue à le « tâter », autrement dit à le toucher. Aveugle, il ne se satisfait pas de cette évanescence, il cherche à atteindre quelque chose, à le prendre dans ses mains tâtonnantes.

III Un système d'échos

Tout le texte est construit comme un système de correspondances. D'abord les deux voix, celle qui questionne, et celle qui répond ; la voix obsédante et celle qui discute, avance, affirme, tranche et décrit, et qui dit « je », mais brièvement, le temps de dire que rien n'existe avant de continuer son étrange parcours philosophique. Mais cette voix assertive n'affirme que pour ensuite se dérober, se contredire. L'homme est dieu et démon, il n'est ni dieu ni démon. Mais toujours il est égaré, toujours il apparaît comme aveugle et cherchant une « prise », dans un monde qui n'en offre aucune, où rien n'existe, où la parole n'a aucun poids, aucune force, où tout n'est que mensonge et vanité.

« Un dieu vient y mugir »... ainsi commence la question qui sourd du texte. Le monde est-il vide de dieux ? Aucune réponse n'est claire ou donnée directement : « Si je parle des dieux ; Mais sont-ils dieux ou démons ? Oui, ce sont des démons répond la voix assertive.

Et la voix de la question récusé : mais ni dieu ni démon. Ainsi en un système d'échos, de questions posées, de réponses comme à côté, en ellipses, se construit une vision nihiliste, toute nietszhéenne d'un univers peuplé de divinités ambiguës, au statut mouvant, instable et sans bienveillance.

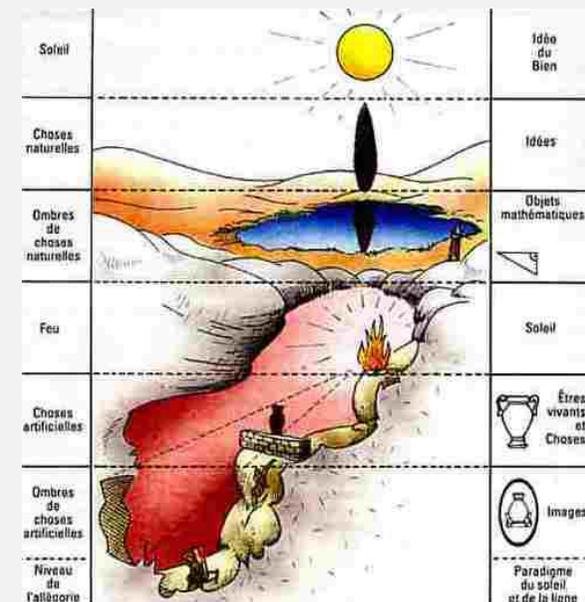
Ainsi, tout ce qui est affirmé est récusé, par l'une ou l'autre voix, en un jeu d'échos qui vont comme glissant, avec des ellipses dans l'argumentation, mais qui ont une fonction poétique : elles mettent en relief le changement de voix, donc de registre philosophique. L'un parle de l'homme, l'autre parle du monde et des dieux.

L'homme, égaré dans ce décor inexistant, cherchant son souffle par les naseaux, puis par sa face, puis par ses mains, assure seul la stabilité. Le texte serait désespérant s'il n'y avait la chute, prodigieuse, et qui désagrège en deux lignes la force délétère et l'ensemble du texte, qui va du scepticisme le plus noir au nihilisme le plus absolu.

Le calme reviendra lorsqu'il verra le Temple

De sa forme assurer sa propre éternité

Le calme autrement dit « la paix ». L'homme trouvera enfin le repos auquel il aspire lorsqu'il verra le Temple et la forme de l'homme que le temple implique. Il existe une issue...



(Conclusion)

C'est à un véritable parcours métaphysique que nous sommes conviés dans ce texte qui prend la question de « qu'est-ce que l'homme » au sérieux, en la voilant sous la métaphore. Le sens de la vie, voilà l'âpre exigence de la voix poétique. Si l'existence n'est que néant, quel sens à t-elle. Si le monde est habité par des démons qui s'amuse avec l'homme, à le tromper et à lui mentir, quelle espérance ? L'homme serait-il voué à ne trouver aucune prise sur le monde, pas même le « verbe ». Mais l'homme n'est pas que ce néant, il a une « forme », autrement dit une structure dynamique qui l'organise, et lui donne « la vie, le mouvement, l'être ». Et cette forme existe dans l'éternité, il faut simplement que l'homme puisse la voir.

Mais l'homme est aveugle. Il lui faut pour voir cette forme, un petit peu de lumière...

COMPLEMENT sur le temple

La structure du temple d'Israël est une structure quaternaire. Il y a le parvis des femmes, le parvis des hommes, le saint et le saint des saint. Autrement, dit il existe quatre catégories, concomitantes, non vides et disjointes. La structure ne saurait exister si l'une ou l'autre de ces quatre catégories disparaissaient.

Ces quatre pôles figurés dans le temple existent dans l'homme, constituent même la « forme » de l'homme. Le temple rend visible, ce qui est invisible.

Le grand-prêtre, c'est le Christ qui opère le sacrifice non sanglant et restitue l'homme dans toute sa « forme », autrement dit dans toute sa structure, abîmée sans rémission par ce qu'on appelle la « chute ».

Queneau, dans sa prescience poétique semble avoir eu l'intuition de cette « forme » humaine, rendue visible dans le Temple, et qui seul peut redonner à l'homme une plénitude de paix.

